

cheurs), *Oude Vrienden* (1 vol., 1865, réimpression de nouvelles).

J. Vereoullie. *

Ida von Düringsfeld, *Von der Schelde bis zur Maas*, t. III, p. 157-172. — Frederiks et Vanden Branden, *Biogr. Woordenboek*. — Coopman et Scharpé, *Geschiedenis der Vlaamsche Letterkunde*, p. 241-242.

ROTTERDAM (*Jean-Charles VAN*), médecin, professeur à l'université de Gand, premier recteur de cette université, né à Anvers, le 15 décembre 1759, mort à Gand, le 5 juillet 1834. Il était fils de Jean-Nicolas et de Gertrude-Henriette de Roode. Il fit ses humanités au collège des PP. Augustins de sa ville natale, et acquit une parfaite connaissance des langues anciennes. Se sentant une vocation décidée pour l'art de guérir, il étudia la médecine à l'université de Louvain, où il fut proclamé *fiscus et decanus*, distinction accordée par les professeurs à l'élève le plus méritant par son zèle et son savoir. Le 16 octobre 1784, il obtint, avec la plus grande distinction, le titre de licencié en médecine, après avoir soutenu, de la manière la plus brillante, une dissertation inaugurale sur la *paralysie*: *Dissertatio medica de paralyssi*. Lovanii, 1784; in-4°. — Idem, Lovanii, J. Michel, 1796; in-8°, 24 p. Son travail sort du cadre ordinaire des dissertations inaugurales. L'auteur y fait preuve d'une grande érudition et résume, en quelque sorte, tout ce que l'on savait alors sur la question. Frappés des succès obtenus par le jeune licencié, les professeurs de Louvain l'autorisèrent à donner des cours privés à la faculté de médecine. Il s'acquitta de ses fonctions à la grande satisfaction des nombreux élèves qui suivirent ses leçons. Sa place parmi ses anciens maîtres paraissait déjà marquée, lorsque l'agitation politique qui faisait de jour en jour des progrès dans les Pays-Bas autrichiens décida Van Rotterdam à renoncer à sa position de professeur agrégé pour s'adonner à la pratique de son art. Il alla s'établir dans la ville de Deynze en Flandre (1793), et il fut tout de suite aux prises avec la terrible dysenterie qui sévissait

alors dans cette province. Il obtint, dans le traitement de la maladie, des succès si éclatants que sa réputation s'étendit au loin, et que plusieurs personnes de Gand le prièrent de venir s'établir dans cette ville. Van Rotterdam s'y fixa en 1794, et il s'y vit bientôt entouré de la confiance générale.

En 1803, une commission de santé ayant été instituée pour le département de l'Escaut, Van Rotterdam en fut un des premiers membres. Peu de temps après, le 3 décembre 1804, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital civil de Gand, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. En 1806, Faipoult, préfet du département de l'Escaut, dota la ville de Gand d'une école de médecine; Van Rotterdam fut compris parmi les professeurs et chargé du cours de pathologie et de clinique interne. L'autorité n'eut qu'à s'applaudir de ce choix. Comme le rappelle un de ses anciens élèves, le professeur Lados, « c'est alors, comme il nous l'a dit souvent lui-même, qu'il recommença de nouveau l'étude des anciens maîtres. Les œuvres d'Hippocrate, de Galien, d'Arétée de Cappadoce, de Celse, Haller, Morgagni, etc., furent l'objet de ses méditations. Un de ses grands plaisirs était de faire voir dans quels cas les conseils de ces grands hommes devenaient applicables; rien n'égalait pour lui la satisfaction de montrer qu'une prévision, faite conformément aux préceptes de tel ou tel auteur, venait à se réaliser... Ce qu'il avait alors surtout à cœur, c'était de prémunir son auditoire contre l'influence des systèmes qui ne cessent de se succéder ».

A cette époque de la carrière de Van Rotterdam, une polémique naquit entre lui et son collègue Kluyskens au sujet de l'action de la digitale, notamment dans la phtisie pulmonaire, polémique qui malheureusement dégénéra en personnalités, sans profit pour la science. (*Lettre à Monsieur Kluyskens, chirurgien de l'hôpital civil et professeur de chirurgie à l'école de médecine de Gand, au sujet de la digitale pourprée de Linné*. Gand,

De Goesin-Disbecq. In-8°, 20 p. Daté *in fine* : Gand, ce 10 septembre 1806. — *Réponse à la lettre anonyme*. Gand, De Goesin-Disbecq, 1806. In-8°. — *Réfutation d'un libelle : Un mot sur deux pamphlets*. Gand, De Goesin-Disbecq, 1806. In-8°.)

Entre-temps, la réputation de praticien de premier ordre que Van Rotterdam s'était acquise ne fit qu'augmenter, tant par les belles cures qu'il opérât que par son enseignement clinique qui avait doté les Flandres de médecins instruits. Aussi la direction de plusieurs établissements de bienfaisance lui fut-elle confiée. En 1809, il fut nommé médecin de l'hôpital des Riches-Claires, de l'hospice des vieillards et de celui des vieilles femmes.

Lors de la création de l'université de Gand par le roi Guillaume Ier, Van Rotterdam, Kesteloot et Verbeeck furent nommés professeurs ordinaires de la faculté de médecine; Kluyskens obtint le rang de professeur extraordinaire. Van Rotterdam avait dans ses attributions l'enseignement de la pathologie et de la pratique médicale, la clinique interne et le cours de diététique. Bientôt une autre distinction vint lui échoir : par décret royal, en date du 23 septembre 1817, il fut nommé *recteur magnifique* de l'université pour l'année académique 1817-1818. Le 9 octobre 1817, la cérémonie de l'installation de l'université de Gand eut lieu à une heure et demie de relevée, dans la salle du trône de l'hôtel de ville. A cette occasion, Van Rotterdam prononça un discours latin « sur le noble but de l'institution et sur les heureux résultats que la patrie a droit d'en espérer si le zèle des professeurs répond à l'étendue du bienfait » (*Oratio a. d. ix octobris publice habita, quum Academiae Gandavensis ordinatione solemniter instituta, Rectoris magnifici magistrum in se reciperet*. Annales Academiae Gandavensis, 1817-1818. In-4°, p. 1-11).

Sous le rectorat de Van Rotterdam, le grade de docteur en droit fut conféré à Hippolyte Metdepenningen, le 13 juin

1818; c'était la première promotion au doctorat. Van Rotterdam insista, dans un discours, sur l'utilité d'entourer ces sortes de cérémonies de toute la publicité et de tout l'éclat possibles (*Prolusio a. d. XIII junii MDCCCXVIII in curia civitatis gandavensis quam prima solemnitas academica doctoris creandi causâ publice celebranda esset, habita*. Gandavi, Annales Academiae Gandavensis, 1817-1818. In-4°, 7 p.).

A l'université, tout comme à l'école de médecine, Van Rotterdam trouva l'occasion de faire profiter ses auditeurs des trésors de science qu'il avait acquis par l'étude des anciens maîtres; pour lui, celui-là seul est médecin qui possède à fond la science ancienne unie à la science moderne. A l'époque où professait Van Rotterdam, une telle manière de voir avait plus que jamais sa raison d'être : des réformateurs hardis, faisant table rase de toute la médecine antérieure, préconisaient des systèmes dont la durée devait être éphémère, mais qui, exposés avec talent et conviction, trouvaient de nombreux adeptes. Van Rotterdam, en professeur consciencieux, avait suivi le mouvement de l'époque; il s'était aperçu de l'invasion, dans notre pays, des doctrines de Tommasini et de Broussais; ce fut surtout contre la *doctrine physiologique* de Broussais qu'il voulut armer ses élèves. « C'est peut-être à l'initiative prise par le professeur de Gand, » dit le docteur Broeckx, « que nous sommes redevables d'avoir vu les praticiens des Flandres et d'une grande partie de la Belgique résister à l'entraînement général ». Van Rotterdam ne se contenta pas d'exposer ses vues dans ses leçons de clinique; il les fit paraître, en 1822, dans les *Annales de Belgique*, sous le titre de *Remarques sur l'ouvrage de Tommasini, précis de la nouvelle doctrine médicale italienne, etc., extraites des leçons de M. Van Rotterdam, lors de l'ouverture de ses cours pratiques du 5 octobre 1822*. Il revit son travail, et le publia en 1823, sous le titre de *Remarques sur les nouvelles doctrines italiennes et françaises*. (Gand, J. N. Houdin, 1823; in-8°, 100 p.). L'apparition

« du livre de Van Rotterdam », dit encore Broeckx, « produisit une sensation profonde, non seulement en Belgique, mais encore à l'étranger. Les véritables praticiens y applaudirent et considérèrent ses arguments comme péremptoires ». Lorsque plus tard (1840), les docteurs Buys et De Lahaye, dans un rapport présenté à la Société médico-chirurgicale de Bruges, essayèrent de ravaler le mérite de Van Rotterdam, les professeurs Lados et Burggraeve, à la séance du 6 avril 1841 de la Société de médecine de Gand, protestèrent avec énergie contre une telle conduite. Faisant allusion au travail de son ancien maître, Lados s'exprime comme il suit : « Citer cette réfutation, c'est répondre suffisamment à l'accusation que lui adressent les médecins de Bruges d'avoir été l'ennemi de toutes les innovations... Il a été l'ennemi, il est vrai, de ces nouveaux systèmes, non pas parce qu'il ne les étudiait point, mais parce que, dès cette époque, il prévoyait ce qui est arrivé depuis ; il était convaincu que ceux qui les auraient acceptés avec trop d'enthousiasme n'auraient pas tardé à revenir de leurs erreurs ».

Un autre travail de Van Rotterdam mérite qu'on s'y arrête. En 1810, l'ancienne société académique de médecine de Paris mettait au concours la question suivante : *Quels sont les signes qui indiquent ou contre-indiquent la saignée, soit dans les fièvres intermittentes, soit dans les fièvres continues désignées sous le nom de putrides, adynamiques, malignes ou ataxiques?* Quinze concurrents, tous praticiens renommés, se disputèrent la palme. Le mémoire de Van Rotterdam était tellement supérieur aux autres, que non seulement il fut couronné, mais que Bosquillon, président de la commission chargée de l'examen des réponses, en fit le plus bel éloge. (Le mémoire en français, traduit du latin, parut à Gand, chez G. De Busscher et fils, en 1816; in-8°, XLVII-323 p.) Le docteur J. Taylor, de Dublin, membre du collège des chirurgiens de Londres, traduisit le travail en anglais et l'orna d'une pré-

face de vingt-deux pages, dans laquelle il se range à l'opinion de notre compatriote. (London, William Reed, 1818; in-8°, 265 p.)

La dernière publication de Van Rotterdam est sa *Dissertation sur le choléra morbus asiatique, d'après un plan de doctrine méthodique fondée sur les principaux renseignements qui nous sont parvenus, pour l'instruction des élèves en médecine*. Gand, van Ryckelegem-Hovaere, 1831; in-8°, vi-124 p.

Les services rendus par Van Rotterdam à la médecine belge en général et à la faculté de médecine de Gand en particulier reçurent leur récompense en 1825. Guillaume I^{er}, si avare de distinctions à l'égard des savants, lui conféra l'ordre du Lion Belgique. Cette nomination était précédée des considérants les plus flatteurs.

L'homme de science était en même temps un ami éclairé des arts. Après avoir donné ses soins aux malades, c'est au milieu des créations du génie qu'il aimait à charmer ses loisirs. Il avait formé une galerie de tableaux comptant parmi les plus importantes de la ville de Gand. On y remarquait l'*Adoration des Mages*, aujourd'hui au musée de Bruxelles.

Van Rotterdam obtint l'éméritat six mois avant l'invasion de la maladie à laquelle il succomba, le 5 juillet 1834, à l'âge de 74 ans. Les funérailles solennelles eurent lieu le 8 juillet suivant. Les curateurs de l'université, le corps professoral, les élèves et une foule nombreuse de personnes de tous les rangs accompagnèrent le convoi à l'église et au cimetière. Haus, recteur de l'université, prononça un discours sur la tombe. Nous détachons de ce discours les paroles suivantes : « Le nombre considérable d'excellents médecins sortis de notre école atteste le mérite du maître, et plusieurs hommes distingués qui, dans la suite, sont devenus ses collègues, se rappellent avec reconnaissance d'avoir été ses élèves.

« Les savantes leçons qu'il donnait à l'université ne sont pas les seuls titres que Van Rotterdam s'est acquis à la

• considération publique. Médecin habile, doué d'un coup d'œil sûr, d'un jugement sain, d'un rare discernement, joignant à une théorie solide les enseignements d'une longue expérience, il exerça, pendant plus d'un demi-siècle et avec un brillant succès, l'art si difficile de guérir .

Ch. van Bombeke.

Annales Academiæ gandavensis, 1817-1818. — Notice nécrologique sur M^r le professeur Van Rotterdam (*Messenger des sciences et des arts de Belgique*, t. II, 1834, p. 210-216). — *Bulletin de la Société de médecine de Gand, 1841*, p. 143-150. — C. Broeckx, *Notice sur Jean-Charles van Rotterdam* (Anvers, J.-E. Buschmann, 1864; in-8°). — Ferd. Vander Haeghen, *Bibliographie gantoise.* — *Bibliographie nationale*, t. IV, 1899.

ROTHIER (*Jean-André-Jacques*), prêtre, voyageur, né à Beveren (pays de Waes), le 3 avril 1749, décédé à Malines, le 1^{er} décembre 1819. Il était l'un des treize enfants de Josse Rotthier, avocat au Grand Conseil à Malines, et de Marie-Thérèse Van den Steen. À l'âge de dix-sept ans, il interrompit ses études, et s'adonna au dessin, pour lequel il semblait avoir des dispositions spéciales; mais deux ou trois ans plus tard, il se crut appelé vers la carrière ecclésiastique, que sept membres de sa famille au moins avaient déjà embrassée. Désireux d'amener le calme dans son esprit et de sacrifier davantage à ses goûts artistiques, notre compatriote alla séjourner à Paris. Au bout de quelques années, il se fatigua de la vie mondaine et sentit grandir sa vocation religieuse. Sollicités par leur fils, les parents opposèrent leur veto. C'est alors que Rotthier, sous prétexte de cultiver son art favori, mais avec la pensée intime de devenir religieux, demanda et obtint des siens l'autorisation d'accompagner un ami en Italie. Après être revenu au pays natal pour faire ses adieux à sa famille, il se rendit le 17 avril 1775 à Gand, où il rencontra son jeune compagnon de voyage. Ils débarquèrent le 20 avril à Paris, où ils passèrent quelques jours, puis ils se dirigèrent par Lyon, le mont Cénis, Turin, Milan, Parme, Bologne, Florence et Sienna sur Rome. Dès son arrivée dans la ville des Papes, Rotthier dévoila ses projets à son compatriote,

fort contrarié de cette décision, et il se mit courageusement à l'étude, sous la direction de deux religieux franciscains, les PP. Van den Houten et De Keyzer. S'il finit par arriver au but tant désiré, ce ne fut pas sans lutte, ni sans sacrifices. Pour avoir raison de la résistance de ses parents, il dut s'engager à ne pas entrer dans les ordres; quant à l'opposition de son évêque diocésain, Mgr Van Eersel, de Gand, qui savait combien sommaires avaient été ses études préparatoires, notre étudiant crut pouvoir en triompher non seulement par son travail, mais aussi par la promesse d'un pèlerinage à Notre Dame de Lorette; il décida même une visite aux Lieux Saints s'il parvenait à la prêtrise. Parti pour Lorette le 21 septembre 1775, en compagnie de ses deux professeurs et d'un troisième religieux, il fut de retour, le 1^{er} novembre, à Rome, où les consentements espérés lui furent remis. Il se remit à l'œuvre d'arrache-pied; dès le 13 janvier 1776 Rotthier fut tonsuré; il reçut le lendemain les quatre ordres mineurs et le 21 du même mois le sous-diaconat; sacré diacre le 23 mars, il fut ordonné prêtre, le 25 mars, par l'évêque de Nefri et Sutri, et il dit sa première messe le 7 avril, jour de Pâques.

En moins d'un an donc, Rotthier, qui avait vécu loin de ses livres pendant plusieurs années, sut préparer et passer les divers examens qui devaient le conduire au sacerdoce. Sans douter de sa science, nous croyons cependant qu'elle n'était pas des plus approfondies. Quoi qu'il en soit, le jeune prêtre, conformément à sa promesse, se mit en route pour la Terre Sainte le 22 mai 1776, avec un frère lai franciscain, et porteur, comme celui-ci, de l'habit des fils de saint François. C'est le récit de ce voyage, au cours duquel il visita la Palestine du 7 août au 23 décembre 1776 au moins, qu'il donne dans le volume signalé plus loin. Rentré à Rome, après avoir été atteint de la peste, et avoir subi une violente tempête dans la Méditerranée, Rotthier se rendit à Naples, visita le Vésuve, avec messire J.-B. Ghislain Versmessen, de Beveren, puis quitta